



de l'été

Te

ON A VU À AVIGNON

Derrière Lewis Carroll, l'obsession d'Alice

Création très attendue du Festival d'Avignon, ce *Lewis versus Alice* imaginé par Macha Makeïeff a été dévoilé dimanche dans une salle comble, La Fabrica, où l'on reconnaissait Jérôme Deschamps, Laure Adler, Hippolyte Girardot, Jean Paul Gaultier, Amanda Lear ou Frédéric Béliet-Garcia. Cela témoigne autant de la place, singulière et importante, qu'occupe la directrice de La Criée dans le monde du théâtre que de la curiosité autour d'un spectacle porteur d'interrogations. Il faut être sacrément courageuse pour aller réveiller l'écriture si particulière (le fameux *nonsense*) et surtout le personnage d'un vieil excentrique anglais mort il y a plus de 120 ans, fasciné par les petites filles et qui offraient aux enfants des livres "*comme des cérémonies*". Collectionneur compulsif, bègue, militant pour que soit reconnu le Droit des animaux, le clergymen d'Oxford s'appelait Charles Lutwidge Dodgson. Né dans une fratrie de onze, ce fils de pasteur dépressif était un vieux garçon décalé dans la très corsetée société victorienne. Bien loin de l'idée que l'on se fait de son avatar créateur d'une Alice devenue universelle, Lewis Carroll. Sept comédiens-chanteurs le racontent, l'invitent, le provoquent et dessinent les contours de son monde fragile, sensible et très poétique. La question du double est présente, à la fois dans la relation entre Charles et Lewis et dans celle que font vivre pas moins de deux Alice à la gémellité troublante. En petites robes et chaussettes hautes, elles semblent échappées d'un film de Jacques Demy. On est loin de la gamine d'à peine plus de sept ans mais les deux comédiennes installent une distance entre elles et leur personnage par de subtiles mises au point, tel ce "*dit Alice*", qui ponctue souvent leurs propos.

On entre donc dans le monde de Lewis Carroll par une porte dérobée. Par une confrontation entre l'homme qui vient de mourir, et l'auteur qu'il est devenu et qui lui survivra, le flamboyant et célèbre Lewis Carroll, connu "*dans tout le monde civilisé*", comme le dit son personnage (pour une partie seulement de son œuvre, ce qui peut d'ailleurs troubler le spectateur qui n'aura pas pris la précaution de se documenter quelque peu en amont). Sur le plateau, des miroirs dans lesquels se reflète le public, des oiseaux empaillés, un arbre nu et sec, une maison à deux étages, sorte de volière traversée par les personnages. Cette construction est un élément

usuel et ingénieux des mises en scène de Macha Makeïeff (*Trissotin*, *La Fuite*). Elle permet d'installer des actions à double niveaux, des apartés, des scènes en second plan, elle offre un double-fond au plateau.

La pièce se déroule en quatre actes et quatre crises et mêle dans une ambiance de rêve éveillé, des épisodes de la vie de Charles-Lewis et des extraits de son œuvre. Le fil est parfois un peu confus (entre allers-retours et mariage du français et de l'anglais) mais rapidement renoué par une atmosphère baroque qui fait traverser le plateau à des objets, à un porcelet, qui fait déambuler des personnages à tête d'animaux, créatures fantasmagoriques proches de celles de Lewis Carroll. La magie nous gagne aussi par les sons inquiets et envoûtants de Sébastien Trouvé et la musique de Clément Griffault qui se combinent en une ambiance sonore captivante. Celle-ci est parfois sublimée par la voix magique de Rosemary Standley, à qui la robe imposante de la méchante reine donne des allures de sorcière. La chanteuse de Moriarty fait partie de la distribution dans laquelle on trouve aussi l'excellent Jan Peters et le toujours épatant Geoffroy Rondeau qui donne à Lewis la juste allure de dandy qu'il mérite. En revanche, dans le rôle de Charles, Geoffrey Carey peine parfois à se faire comprendre, ce qui déséquilibre le duo. Il n'empêche que la mise en scène de Macha Makeïeff est souvent stupéfiante d'inventivité méticuleuse, sa science du mouvement des objets fait par exemple merveille. D'incroyables scènes de groupe ponctuent le spectacle avec bonheur, comme le ferait un chœur antique. Sans oublier des moments de grâce solitaire, comme lorsque Geoffroy Rondeau reconstitue une des scènes les plus amples d'Alice ou quand, sans fioriture, Jan Peters se transforme en page émouvant, puis devient le réjouissant homme à la cloche de *La Chasse au Snark*. Ainsi peut prendre corps dans une déambulation onirique l'obsession de Charles Lutwidge Dodgson : cette Alice qui a en fait traversé l'ensemble de son œuvre, omniprésente, envahissante.

Olga BIBILONI

Jusqu'au 22 juillet à 18h à la Fabrica, Festival d'Avignon, 04 90 14 14 14

